

P. o. gall. 2619 7

00181
7036

LEQUEL DES DEUX?

Comédie en un Acte,

2619 7

PAR

MM. DE CHAVANGES ET CHOLLET,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN,
LE 21 JUIN 1829.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS,
BEZOU, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU THÉÂTRE DE M. SCRIBE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N^o. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1829.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE GÉNÉRAL VALCOUR.....	M. MOESSARD.
ÉDOUARD, avocat, froid et posé } ses	M. ÉDOUARD.
CHARLES, officier, gai, étourdi } fils.	M. VERNET.
LEDRU, jardinier, fin, malicieux...	M. SERRES.
ÉLYSA, fille adoptive du Général...	M ^{lle} MÉLANIE.
MARGUERITE.....	M ^{me} ST.-AMAND.

— 187 —

La Scène se passe au Château du Général.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Imp. de CHASSAGNON, rue Git-le-Cœur, N° 7.

G 8417523

LEQUEL DES DEUX?

COMÉDIE EN UN ACTE.



Le Théâtre représente un beau jardin anglais. — A gauche du spectateur, la façade du pavillon attendant au château. — On y entre par un perron élégant. — La scène est coupée au second plan par un massif d'arbres, qui figure la séparation de deux allées. — Sur le premier plan, à droite, est un kiosque en saillie. — Il est ombragé par quelques arbustes formant bosquet. — Des chaises sont rangées auprès.)



SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, LEDRU.

(*Marguerite sort du pavillon. — Ledru entre par le fond, il tient un bouquet.*)

LEDRU.

Salut à la maman Marguerite!

MARGUERITE.

Ah! bonjour, Ledru... Toujours galant... En me voyant paraître, il m'a préparé un bouquet.

LEDRU.

Je dois vous dire, madame Maguerite, que pour le quart-d'heure vous êtes dans l'erreur, ce n'est pas pour vous que j'ons cueilli celui-là. D'ailleurs, j' pensions que les fleurs, ça ne convenait qu'aux jeuneses.

MARGUERITE, *en colère.*

Maître Ledru !

LEDRU.

Là, là, ne vous fâchez-pas, et si vous aimez les bouquets, on vous en fera.

MARGUERITE.

Je n'en veux point. Mais pourrait-on savoir quelle est la destination de celui-ci ?

LEDRU.

Oh ! voyez-vous, celui-ci n' s'appelle pas un bouquet, c'est...

MARGUERITE, *vivement.*

Ah ! je devine, c'est pour M. Édouard.

LEDRU.

Jusse, jusse ; tandis que son frère, M. Charles, emploie son semestre à faire la guerre aux lapins et aux perdrix, M. Édouard, not' avocat, laisse d' côté la chicane et emploie les vacances à apprendre à mademoiselle Élysa à donner aux plantes et aux fleurs des noms baroques, et il appelle ça de la botanique !

MARGUERITE.

Ces chers enfans ! ils s'aiment !... ça comblera les vœux du Général, qui brûle de marier un de ses deux fils à sa fille adoptive ; c'est aujourd'hui qu'elle doit choisir un époux. Le Général va l'en prévenir.

LEDRU.

A-propos d' ça, personne n' connaît donc la famille de c'te chère demoiselle ?... Il est vrai qu'elle est si bonne et si agréable, qu'on oublie tout, pour n' songer qu'à elle ; c'pendant, je n' serais pas fâché d' savoir...

MARGUERITE, *avec mystère.*

C'est encore un secret.

LEDRU, *riant.*

Que vous ne savez pas.

MARGUERITE.

Ah ! vous croyez ?

LEDRU.

J'en suis sûr.

MARGUERITE.

Parce que...

LEDRU , *malicieusement.*

Parce que vous n'auriez pu le garder , ça vous aurait trop pesé ; mais moi , je l' devinons : le Général porte trop d'amitié à mademoiselle Elysa pour que ça ne soit point...

MARGUERITE.

Sa fille , n'est-ce pas ?... Imbécille , est-ce qu'il penserait à la marier à l'un de ses fils ?

LEDRU.

C'est vrai , ça n' serait pas possible. (*A part.*) Faisons-la enrager. (*Haut.*) Dites-donc , dame Marguerite , j' gagerions qu' vous n' connaissez pas lequel des deux frères est préféré par not' jeune Demoiselle ?

MARGUERITE.

Et pardi !... c'est Édouard , mon cher Édouard.

LEDRU.

Vot Benjamin ?

MARGUERITE.

Oui. Je l'ai élevé , celui-là , et je puis dire...

LEDRU.

Eh bèn ! v'là c' qui vous trompe , c'est M. Charles.

MARGUERITE.

Charles !... oh ! pour le coup , mon cher Ledru , vous avez perdu la tête.

LEDRU , *à part.*

La v'là en colère , bon , nous allons joliment rire. (*Haut.*) J' savons ben c' que j' disions... D'ailleurs , il a été élevé avec elle ; ils sont presque du même âge.

MARGUERITE.

Charles ! un franc étourdi ; je dirai même un libertin , car nous connaissons certaines fredaines qui sont parvenues de son régiment.

LEDRU.

C'est p' t'être ben une raison pour qu'elle le préfère à son frère qui est grave , sérieux , savant et plus âgé que lui , et j'ons toujours entendu dire que les femmes les plus sages , aimions les hommes qui étaient un p'tit brin gaillards.

MARGUERITE.

C'est une infamie ! c'est une calomnie contre notre

sexe !... et moi , je pourrai prouver... Au surplus rien ne dit que Charles soit préféré à Édouard.

(Ici le Général paraît et écoute.)

LEDRU.

Dam' , rien ne dit non plus le contraire.

MARGUERITE ; *en colère.*

Vous êtes un vieux fou , Ledru.

LEDRU.

Bien obligé , merci.

MARGUERITE.

Vous avez beau préférer Charles , il n'épousera pas Elysa ; non , non , il ne l'épousera pas.

LEDRU.

C'est ce qu'il faudra voir.

MARGUERITE.

C'est tout vu... Mais ne dirait-on pas que cela dépend de Monsieur... qu'il a des droits... cela fait pitié , en vérité !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS , LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! mes vieux amis , je crois que vous escar-mouchez ?

LEDRU , *riant.*

Non , mon Général , c'est que j' nous disputons sur un point.

MARGUERITE , *furieuse.*

C'est Monsieur qui se donne les airs de faire des suppositions saugrenues ; il prétend ,..

LE GÉNÉRAL.

J'ordonne une armistice , j'ai tout entendu... Vous vous occupez-là d'un sujet bien intéressant pour mon cœur , vous le savez ; je ne sais qu'un soldat parvenu , et ce titre à mes yeux est le plus beau et le plus honorable. J'étais bien jeune quand mon pays menacé fit un appel aux enfans de la France ; l'ennemi fut bientôt repoussé , et la

patrie reconnaissante récompensa mes services. Je bénis mon épée qui m'a mis à même d'élever Élysa convenablement... (*Il soupire.*) et de remplir un devoir bien sacré. Le doute où je suis sur l'état de son cœur me jette dans une incertitude... Oui, mon plus doux espoir est de voir Élysa devenir l'épouse d'un de mes fils. Tous deux me sont également chers, et je regarderais comme un crime de forcer son intention.

LEDRU.

V'là parler en brave homme, foi de Ledru.

LE GÉNÉRAL.

Ainsi, vous êtes tous d'eux d'avis différens : dans ta tactique, tu prétends toi, Ledru, qu'Élysa aime Charles ?

LEDRU.

Oui, mon Général.

LE GÉNÉRAL.

Et toi, Marguerite, tu penses que c'est Édouard ?

MARGUERITE.

Il n'y a pas le moindre doute.

LE GÉNÉRAL.

C'est embarrassant... La position est difficile, et il faut prendre garde d'aller faire une échauffourée. Édouard est d'un caractère doux... il est prévenant, attentif... Il a pour sa sœur adoptive les soins les plus délicats ; elle y paraît sensible. J'avoue que tu pourrais avoir raison.

MARGUERITE.

Eh! oui, oui, cent fois oui! j'ai raison!... Il ne faut avoir aucun bon sens pour penser le contraire.

LE GÉNÉRAL.

Je le répète, c'est embarrassant... Charles a de la vivacité, des dehors séduisants... Sans avoir la scrupuleuse exactitude d'Édouard, il est plus empressé, il a de la noblesse dans le caractère, et sa carrière est déjà illustrée par quelques actions d'éclat... Ledru n'a peut-être pas eu tort.

LEDRU.

Pardine, j' croyons ben que j' n'avons pas tort ; c'est vrai comme je vous le dis, mon Général.

MARGUERITE.

Et moi, je soutiens qu'Édouard est le préféré.

LEDRU.

V'là un fameux entêtement , par exemple.

LE GÉNÉRAL..

Allons , allons , que la zizanie ne se mette point dans le camp... Je suis sensible au zèle qui vous anime pour mes enfans , et je veux le reconnaître par une proposition qui vous mettra d'accord.

LEDRU.

Mon Général , j'écoutons.

LE GÉNÉRAL.

Je connais la délicatesse susceptible d'Élysa, et je ne veux pas l'interroger... C'est ce soir qu'elle doit se prononcer. Eh bien ! d'ici-là , disposez votre plan d'attaque par une manœuvre habile ; cherchez à vous introduire dans la place , sondez le cœur de nos jeunes gens ; celui dont les vœux seront couronnés , remettra cent écus pour son cadeau de nœce à celui qui restera maître du champ de bataille.

LEDRU , avec joie.

C'est ben dit... cent écus ! ô mon brave maître ! ils sont dans ma poche.

MARGUERITE.

Oh ! nous verrons ça. Au surplus , ce n'est pas l'intérêt qui me guide , moi.

LEDRU , à part.

Non , mais en attendant , elle ne serait pas de même fâchée d' mettre la main sur...

(*Il fait le signe de compter de l'argent.*)

MARGUERITE , à part.

Je gagnerai , la chose est sûre.

LE GÉNÉRAL.

Je vous laisse.

(*Il sort, suivi à quelque distance par Marguerite, qui se moque de Ledru.*)

SCÈNE III.

LEDRU , seul.

C'te vieille fée a l'air de s' moquer d' moi... Est-elle donc

si sûre de son fait?... A dire vrai , je ne suis pas très-certain du mien. J'avais d'abord parlé contre son avis pour la contrarier un peu , parce qu'elle m'amuse quand elle se met à bougonner... Mais, dame! à présent ça change la thèse; c'est pus ça, c'est pus ça du tout. Dressons nos batteries , examinons l' côté fort et l' côté faible... *Primò* , la jeune personne doit aimer M. Charles , parce que... parce que.... Suffit; à cause des cent écus. *Deuxiè* , M. Charles... Hum! il ne m' fait pas trop l'effet d'être amoureux... c'est un luron qui n'aime pas à roucouler. Diable! ça ne fait pas mon affaire , et mes cent écus!... Allons , allons , il faut qu'il soit amoureux... J' vous travailler l' jeune homme , ferme... Et mais , son frère , qu'est-ce que j'en ferai?... Oh! il me vient une idée... deux idées même... Le v'là , commençons par l'y chanter une aut' gamme.

SCÈNE IV.

LEDRU , ÉDOUARD.

LEDRU.

Votre serviteur , M. Edouard... Vous voyez que j'pensons à vous... v'là vot' bouquet d'tous les jours.

ÉDOUARD, *le prenant.*

Je te remercie , mon bon Ledru ; je saurai reconnaître ton obligeance. (*Il regarde les fleurs.*) C'est bien , voilà de l'hypomea pourpré , un dianthus , de l'ornithogale à ombelle.

LEDRU.

Queu baragoin!... Pourquoi ne pas appeler ça un œillet? ça une rose?...

ÉDOUARD.

Un langage vulgaire ne convient pas à une science importante.

LEDRU.

Ah! vous v'là avec vos grandes phrases... Que diable! c'est ma science à moi , et j'prétendons...

ÉDOUARD.

Brisons-là , Ledru , nous ne nous entendrions pas.

Lequel des deux ?

LEDRU.

Oui, vous avez raison. (*A part.*) Aussi bien j'ai autre chose à lui dégoïser.

ÉDOUARD.

Ma sœur n'est-elle pas encore descendue au jardin ?

LEDRU, *à part.*

V'là qu'il y vient, v'là qu'il y vient. (*Haut.*) Je n'ons pas encore vue, Monsieur... C'est une jolie fleur, m'amzelle Élysa, j'crois ben qu'il n'y en a pas comme ça dans vot' grimoire.

ÉDOUARD.

Oh! mais, Ledru, tu fais de l'esprit. En effet, ma sœur est bien la plus belle fleur que je connaisse.

LEDRU, *à part.*

Ah! mon dieu! comme il s'monte! Gare à mes cent écus! (*Haut, avec finesse.*) J'complimentons d'avance c'ti-là qui la cueillera.

ÉDOUARD.

Ce partage est réservé à Charles, ou à moi... Mais, quoiqu'il arrive, notre amitié ne sera pas un instant altérée par l'envie. Rivaux d'amour, nous serons toujours frères, et si c'est Charles qu'Élysa préfère, dans l'amitié je fuierai le chagrin.

LEDRU, *à part.*

En avant mes cent écus!... (*Haut.*) Faut avouer pour ça qu' c'est une belle chose qu'être philosophe; vous v'là déjà résigné d'avance... Eh bien! vous avez raison, c'est si chanceux le cœur d'une jeune fille... Ça me fait plaisir de vous voir comme ça.

ÉDOUARD.

Comment? est-ce que tu supposerais?... .

LEDRU, *à part.*

Allons, ferme. (*Haut.*) Oh! je n' suppose rien; j'ons seulement queuque idée...

ÉDOUARD.

Parle, explique-toi.

LEDRU.

Que voulez-vous que j' vous disions?... J'avons cru remarquer... mais il est possible que j' me soyons trompé.

ÉDOUARD:

Fais-moi part de tes remarques , je l'exige.

LEDRU, *à part.*

Il ne veut pas avoir l'air , mais il est joliment inquiet. Je ne rabattrai pas un centime de mes cent écus.

ÉDOUARD.

Allons , parle , explique-toi , parle vite.

LEDRU.

Ho ! ho ! Monsieur , je n'vous ai jamais vu si vif ,... Je vous dirions , puisque vous le voulez , que j'croions que m'am'zelle Élysa a un penchant pour M. Charles.

ÉDOUARD, *ému.*

Et qui a pu te faire croire ?...

LEDRU.

Ah ! dame , ben des choses... Faut avouer qu'ça serait un fameux bonheur pour Monsieur votre frère , qui n'est pas comme vous un homme sage , paisible , un savant... (*Edouard témoigne son impatience.*) d'avoir une petite femme qui sache le morigéner un peu... Il a besoin de ça , car vous savez....

ÉDOUARD.

C'est bien ; mais tu ne dis pas...

LEDRU.

Elle a un fier ascendant sur lui.

ÉDOUARD.

Tu crois ?

LEDRU.

J'en suis sûr. (*A part.*) C' pauvre mouton , comme y donne dedans. (*Haut.*) Vous savez , il est vif... et quand il s'emporte , si mam'zelle Élysa est là , et qu'elle lui dise un petit mot de douceur , p'sit , sa colère fond comme d' la neige , c' n'est pus le même homme.

ÉDOUARD.

Élysa est si douce... ce serait un crime de l'affliger... Mais achève de m'apprendre ce qui a pu te faire soupçonner sa préférence pour Charles.

LEDRU.

C'est ben facile... parce que... parce que... (*A part.*) Le diable m'emporte si je sais le parce que.

ÉDOUARD.

Eh bien ?

LEDRU.

Parce que, d'abord... T'nez, M. Édouard, quand on est comme vous, lancé dans la chicane, on fait bien d'attendre pour s' marier, parce que l'amour et la chicane, voyez-vous, c'est comme chien et chat.

ÉDOUARD.

Je ne te demande pas de conseils.

LEDRU.

Vous avez tort, parce qu'un bon conseil n' fait jamais d' mal. (*Elysa sort du pavillon.*) Mais, v'là mam'zelle Élysa qui s'avance, consultez-là, j' suis sûr qu'elle s'ra de mon avis. (*A part.*) J' l'ons empaumé d' la bonne manière... V'là mes cent écus en bon chemin... Allons trouver M. Charles maintenant.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ÉLYSA.

ÉDOUARD, à part.

Il paraît qu'Élysa aime Charles... Ledru a éludé mes questions... il a craint de m'affliger... La voici, essayons de connaître la vérité.

ÉLYSA, apercevant Édouard.

Ah! bonjour, Édouard.

ÉDOUARD, lui serrant la main.

Bonjour, chère Élysa!

ÉLYSA.

Mon ami, vous êtes toujours attentif... (*Montrant le bouquet.*) Je vois que vous avez pensé à moi... (*Elle va s'asseoir.*) Commençons... j'essaierai de ne pas être distraite aujourd'hui. (*Elle soupire.*) Et Charles, il est donc à la chasse?... c'est son seul plaisir. (*Elle rêve un instant et s'aperçoit qu'Édouard est resté debout.*) Édouard, venez donc vous asseoir.

ÉDOUARD, à part, en allant s'asseoir.

Je ne sais comment lui dire... (*Haut.*) Ma chère Elysa, je désire...

ÉLYSA.

Mon ami, vous allez me gronder; vous m'avez dit de lire dans *Bernardin de Saint-Pierre*, ce qui se rapporte à notre leçon d'hier... Je suis tombée sur l'histoire de *Paul et Virginie*, et mon cœur n'a pu se détacher de cette lecture intéressante. Pauvres jeunes gens! comme ils s'aimaient!... Ils étaient frères adoptifs comme nous.

ÉDOUARD.

Ils n'étaient que deux... ils pouvaient ambitionner un titre plus doux.

ÉLYSA.

Aucun sentiment ne peut rompre le lien fraternel, Édouard, il est sacré!... Une autre affection pourrait-elle le balancer dans votre cœur?

ÉDOUARD.

Votre amitié est bien chère, sans doute...

ÉLYSA.

Mon amitié!... N'est-ce pas la même qui existe entre nous trois?

ÉDOUARD.

Chère Élysa, la pureté de votre cœur vous empêche de me comprendre.

ÉLYSA.

Jusqu'à présent j'avais toujours compris mon frère.

ÉDOUARD, à part.

Son frère!... Je commence à croire que Ledru avait raison. Forçons-la à s'expliquer. (*Haut.*) Élysa, plut au ciel que la nature vous ait réellement fait notre sœur, nous vous aimerions d'une égale tendresse... mais l'un de nous deux doit être votre époux... Ce jour doit décider votre choix... c'est le vœu de mon père... Quel partage restera à l'autre?

ÉLYSA, interdite, reste un moment sans répondre.

Quelle idée!... Si, je suppose, j'étais l'épouse de Charles, cesserais-je d'être votre sœur?

ÉDOUARD.

C'est donc Charles que vous choisissez?

ÉLYSA.

Non! non!... je n'ai pas dit cela... D'ailleurs, Charles est bien loin de penser à moi sous ce rapport... (*Avec un rire forcé.*) Il choisira pour femme une Amazone... qui

partage ses goûts... La faible, la timide Élysa ne saurait lui convenir.

ÉDOUARD.

J'è puis donc espérer de vous obtenir ?

ÉLYSA,

C'est à mon père à fixer mon choix... Vous le savez, Édouard, orpheline et seule au monde, le Général fit tout pour moi dès mon enfance ; il m'a comblé de bienfaits, et sa tendre adoption semble s'être réalisée aux yeux de la nature... je lui dois tout... Sa seule volonté, je vous le répète, fixera donc mon sort... Mais, laissons cela, et reprenons notre leçon. (*Ici on entend la voix de Charles.*) Quel est ce bruit?... c'est Charles, sans doute.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARLES, en costume de chasse.

CHARLES, *parlant à la cantonade.*

Allez maintenant vous reposer et boire à ma santé. Que demain matin, à cinq heures, on soit exact au rendez-vous ; au coin de la petite garenne, vous savez... Ah ! bonjour, ma bonne petite sœur... Tout à toi, philosophe. J'ai été d'un bonheur, aujourd'hui, sans égal ; j'ai fait un paroli superbe... Un lièvre part, pan ! tué. Un autre se présente, pan ! *idem*. C'est admirable ! qu'en dis-tu, mon cher savant ?

ÉDOUARD, *froidement.*

Je t'en fais mon compliment.

CHARLES, *avec enthousiasme.*

Quelle froideur !... Comment ? tu n'es pas ravi, transporté !... ma foi, tu es bien difficile. Ah ! si tu savais quel plaisir on éprouve à chasser !... c'est l'image de la guerre ; il semble qu'on soit chef d'armée.

ÉDOUARD.

Mon ami, c'est fort beau ; mais je t'avoue que je préfère...

CHARLES, *riant.*

Pâlis sur Barthole ou Cujas ; tonner à la tribune, crier, frapper fort.

ÉDOUARD, *avec chaleur.*

Est-il profession plus belle que celle d'avocat?... en est-il de plus noble?... Prêtant son appui à l'indigent, aussi bien qu'au riche, l'avocat, sous les coups de sa mâle éloquence, démasque le crime, fait triompher l'innocence; ses travaux peuvent donc compter pour des bienfaits.

ÉLYSA.

Ce tableau, mon cher Édouard, va droit au cœur. (*Elle lui donne sa main à baiser.*) Tenez, mon bon frère. (*A Charles, en lui donnant aussi sa main.*) Tiens, méchant, voilà pour te punir d'aimer tant la chasse.

CHARLES.

Je voudrais l'être toujours ainsi... A-propos, j'oubliais de te dire que je suis chargé d'une commission pour toi, Élysa.

ÉLYSA.

Pour moi?

CHARLES.

Oui, tu ne te douterais pas de ce que j'ai à te dire?

ÉLYSA.

Comment pourrais-je le deviner?

CHARLES, *étourdiment.*

Eh bien! je viens te faire une demande en mariage, dans toutes les formes.

ÉLYSA, *avec réserve.*

Charles, c'est une plaisanterie?

CHARLES.

Non, ma foi, je ne m'aviserais pas de plaisanter sur un sujet si grave.

ÉDOUARD, *sévèrement.*

Cependant, ceci y ressemble singulièrement.

CHARLES.

Je parle très-sérieusement. Notre voisin, mon ami, le capitaine Belmont, est devenu éperdument amoureux de toi, pendant ton séjour à Paris; il t'a souvent rencontré au bal, chez sa tante, la riche madame de Nancourt. Ce matin, en chassant ensemble, après m'avoir exprimé en traits de feu son ardeur, et m'avoir cajolé comme un vieux tuteur, il m'a fait promettre que je te ferais part de sa proposition. (*Elysa reste interdite.*) Eh bien! que répondrai-je au capitaine Belmont?

ÉLYSA, *émue.*

Ah ! Charles, pouvez-vous le demander?... et avez-vous pu vous charger d'une pareille mission ?

(*Elle pleure.*)

ÉDOUARD.

Cette étourderie n'a pas d'exemple !

CHARLES.

Eh bien ! toi qui parles, Monsieur le sage, qu'aurais-tu fait ?

ÉDOUARD.

La réponse est très-facile.

CHARLES, *apercevant les larmes d'Elysa.*

Ah ! ma bonne petite sœur, pardonne-moi, je n'ai pas cru t'affliger... M. Belmont te crois véritablement ma sœur, je n'avais aucun motif pour le refuser.

ÉLYSA, *vivement.*

S'il me fallait choisir un époux, toi, ou Édouard : quel autre choisirais-je ?... je n'aime que vous.

CHARLES.

Bonne et aimable sœur ! c'est vrai, cependant, tu dois être à l'un de nous.

ÉLYSA.

Oui... mais voici l'heure où je vais au village visiter mes malades... Adieu.

ÉDOUARD.

Je vais vous accompagner.

ÉLYSA, *d'un air gracieux.*

Adieu, adieu, Charles ; nous ne serons pas long-temps.

CHARLES.

A revoir.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

CHARLES, *seul, regardant sortir Elysa.*

Quel aimable caractère ! que de grâces ! Vraiment, si je valais mieux, je mettrais tous mes soins à la savoir mériter. Mais, qu'est-ce que je dis donc là?... est-ce que je suis

fait pour le mariage?... non, puis il faut à Élysa un homme sage, rempli de bonnes qualités; mon frère seul peut faire son bonheur. D'ailleurs, ils s'aiment, je m'en suis aperçu; Élysa l'a préféré à moi, c'était naturel, elle me croit un étourdi, un mauvais sujet... et voyez la chance... (*Il rit.*) C'est en partie à cette réputation que j'ai dû mes succès auprès des femmes.

SCÈNE VIII.

CHARLES, MARGUERITE, puis LEDRU.

MARGUERITE, avec un flacon.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre; vous êtes blessé, M. Charles?

CHARLES, regardant sa main qui est enveloppée.

Blessé!... Ah! ma foi, je l'avais oublié.

MARGUERITE.

Vite, appliquons de ce baume, il vous guérira en un instant.

CHARLES.

C'est inutile, ce n'est rien.

LEDRU, accourant.

Hubert, le garde-chasse, vient de m'apprendre votre accident.

CHARLES.

Mes amis, une fois pour toutes, laissez-moi tranquille. Ma blessure est la moindre des choses; ainsi, faites-moi le plaisir de ne plus vous en occuper, et surtout, gardez-vous d'en parler à mon père, ainsi qu'à Élysa.

LEDRU.

Dieu m'en préserve! car, si mademoiselle Élysa le savait...

CHARLES.

Sa tendre amitié en serait inquiétée.

LEDRU.

Dame! ça serait bien naturel, quand on aime quelqu'un.

MARGUERITE, bas à Ledru.

Taisez-vous donc, vieux bavard! (*Haut.*) Il est vrai que

Lequel des deux ?

notre jeune maîtresse a une grande affection pour son frère Charles.

LEDRU, *malicieusement.*

Elle aime ben autant son frère Édouard.

CHARLES.

Sans doute ; Élysa nous aime avec une égale tendresse.

LEDRU.

C'est bon ! mais une jeune fille d' son âge a toujours un p'tit brin d' préférence pour quenqu'un.

MARGUERITE, *à part.*

Il ne se taira pas.

CHARLES.

Si quelqu'un en mérite, ainsi que tu l'entends, c'est sans doute Édouard, mon bon frère.

LEDRU, *vivement.*

Vous ne savez ce que vous dites, Ledru ; notre cher Charles raisonne comme un oracle. Quel cœur ! quel désintéressement !

CHARLES.

Tu me fais plus de mérite que je n'en ai réellement, ma bonne Marguerite ; sans doute, j'eusse été enchanté d'être l'époux d'Elisa ; j'y renonce... ce n'est pas un sacrifice que je fais à Édouard.

LEDRU, *à part.*

Qu'est-ce qui dit donc là?... Ah ! mon dieu, j' suis flambé !

CHARLES.

C'est une résignation fermement déterminée, à cause de l'attachement réciproque que je leur suppose. Ils me sont chers tous deux, je puis être heureux de leur bonheur... Si, après deux ou trois campagnes, je ne suis pas emporté par un boulet de canon, je viendrai couler des jours tranquilles au sein de l'amitié. (*A Ledru.*) Ne trouves-tu pas cela superbe ?

LEDRU.

Non, ma foi, ça n'est pas superbe. Que diable d'idée vous pousse!... Il faut vous marier, entendez-vous ? Il n'y a qu'une femme qui vous convienne... De toutes les autres, j' n'en donnerais pas ça.

(*Il fait le mouvement avec son pouce dans les dents.*)

MARGUERITE, *bas à Ledru.*

Vous avez beau faire.

CHARLES, *riant.*

En vérité, mon brave Ledru, tu me témoignes un zèle bien ardent, en désirant qu'Élysa m'aime; je vois que tu fais des vœux pour mon bonheur.

LEDRU.

Oui; mais j' me dampons d' vous voir si froid, si réservé; j' désirons qu'elle soit votre femme comme si c'était mon intérêt.

CHARLES.

C'est très-obligéant de ta part; mais je me console en pensant qu'Élysa, quoi qu'il arrive, ne sera pas tout-à-fait perdue pour moi.

LEDRU, *à part.*

V'là le coup de bât. Adieu mes cent écus!

CHARLES.

Mais, il se fait tard, je vais faire ma toilette. Adieu.

SCÈNE IX.

LEDRU, MARGUERITE.

MARGUERITE, *regardant Ledru, qui semble pétrifié.*

Eh bien! maître Ledru. (*Elle rit.*) Ha! ha! ha! quand je vous le disais.

LEDRU.

Vous v'là toute fière... vous croyez tenir le pari?... vous n' l'avez pas encore; le cœur des jeunes-gens est un terrain mouvant... n' bâtissez pas là-dessus vos projets, j' vous l' conseille, dame Marguerite.

(*Il va pour sortir.*)

MARGUERITE.

Ah! dites-donc, Ledru, j'oubliais... (*Retenant son sourire.*) Si vous étiez embarrassé pour le placement de vos cent écus, je m'offre de vous aider; je connais une maison sûre.

(*Elle rit aux éclats.*)

LEDRU, *à part.*

La vieille sorcière! (*Haut.*) Ce n' sera pas de refus ; je retiens votre parole... La journée n'est pas finie , je n' vous dis qu' ça.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

MARGUERITE, *seule.*

Je suis bien tranquille , va , enragé bavard , je me moque de tout ce que tu pourras faire. Voilà donc mes vœux comblés , je verrai le mariage de mon Édouard ; cette idée me rajeunit de dix ans ; je veux danser à sa noce , et avec Ledru encore , pour le faire enrager. Je craignais que Charles ne prit pas aussi gaiement son parti ; mais c'est un étourdi qui ne songe guère au mariage. Ah ! voici Elysa... comme elle a l'air rêveur. (*Avec malice.*) Elle pense à Édouard , sans doute.

SCÈNE XI.

MARGUERITE , ÉLYSA , *s'avance d'un air pensif ; elle paraît triste.*

MARGUERITE.

Eh bien ! mon enfant ?

ÉLYSA.

Ah ! c'est toi , ma bonne.

MARGUERITE.

Votre cœur soupire... À votre âge , ma chère , les soupirs sont des signes de bonheur. (*Elysa soupire encore. — Marguerite avec intérêt.*) Mais , qu'avez-vous , chère enfant ? cet air chagrin... Voyons , contez cela à votre vieille Marguerite.

ÉLYSA.

Ah ! ma bonne , je suis bien malheureuse !

MARGUERITE.

Vous, bon dieu! et comment?

ÉLYSA.

Mon père vient de m'annoncer que je devais lui déclarer aujourd'hui lequel des deux frères je prenais pour époux; alors, il me révélerait le secret de ma naissance... Tu conçois tout l'embarras où me jette cette demande.

MARGUERITE, rassurée.

Ah! vous me rassurez... Si ce n'est que cela qui vous rend malheureuse, je ne vous plains pas... Croyez-vous, petite dissimulée, que je ne sache pas que votre choix est fait depuis long-temps?... Ce n'est pas à moi que l'on peut cacher ces sortes de choses; oui, oui, nous avons lu dans votre cœur.

ÉLYSA, vivement.

Mais, ma bonne, que dis-tu là?... qui a pu te faire penser?...

MARGUERITE.

Belle malice!... Croyez-vous qu'on soit arrivé à mon âge, sans avoir connu le tendre langage des passions?... Que vous allez être heureuse! un mari tendre, prévenant, sera attentif à satisfaire vos moindres désirs; c'est sur eux qu'il réglera ses volontés.

ÉLYSA, rêvant.

Je tâcherai qu'ils soient conformes aux siens.

MARGUERITE.

Sans doute. Mais vous êtes sûre de son cœur?

ÉLYSA.

Il m'aime comme une sœur.

MARGUERITE.

Que dites-vous?... il vous adore... il ne respire que pour vous... vraiment, il me fait pitié, ce pauvre garçon... Jamais il ne vous a parlé, par égard pour son frère, mais, moi, il m'a tout confié, et vraiment, je suis attendrie rien que d'y penser.

(Elle essuie ses yeux.)

ÉLYSA, vivement.

Il serait vrai, ma bonne, il m'aime à ce point!... moi, qui le trouvais insouciant, indifférent...

MARGUERITE.

Vous étiez dans l'erreur.

ÉLYSA.

Combien je m'en veux. (*Elle rêve un instant.*) Écoute, je ne puis pas les épouser tous deux.

MARGUERITE.

Bien certainement.

ÉLYSA.

Si je lui donne mon choix aujourd'hui, je dois des dédommagemens à son frère.

MARGUERITE.

C'est très-juste.

ÉLYSA.

Car, vois-tu, il m'aime aussi.

MARGUERITE.

Hum!... pas autrement.

ÉLYSA.

Va trouver Édouard... (*Marguerite témoigne sa joie.*)
Console-le.

MARGUERITE, *desappointée.*

C'est-à-dire, c'est Charles qu'il faut consoler.

ÉLYSA.

Non, Édouard. (*Marguerite est interdite.*) Tu m'avais mal comprise.

MARGUERITE, *mécontente.*

Je ne vous comprends que trop maintenant.

ÉLYSA.

Est-ce que tu n'approuves pas mon choix?

MARGUERITE, *piquée.*

Non, certainement, Mademoiselle, je ne l'approuve pas. Mais voilà comme sont toutes les jeunes personnes, leur tête travaille, et elles ne consultent plus rien. Vous voilà bien avancée d'aimer un franc étourdi, qui ne songe qu'à ses plaisirs, qu'à son régiment, que sais-je?...

ÉLYSA.

Ah! Marguerite, tu le juges bien mal!

MARGUERITE.

Eh bien! je suppose qu'il ait pour vous mille prévenances... cela suffira-t-il à votre cœur?... Ce cœur si tendre ne pourra se contenter d'un simple attachement, il exigera un sentiment aussi vif que celui qu'il éprouve... Et il faut en convenir; Charles ne vous aime pas.

ÉLYSA.

Grand Dieu!... il ne m'aime pas!

MARGUERITE, *avec volubilité.*

Sans doute... Comment avez-vous pu croire autrement? Il n'a d'amour que pour la dissipation et son état. Vous serez bien heureuse!... Toujours seule, toujours dans l'inquiétude; car, croyez bien que Charles, qui ne respire que guerre, que batailles, ne vous sacrifiera pas son bel uniforme et ses moustaches. Voilà, ma foi, un bel avenir que vous vous préparez.

ÉLYSA.

Assez, assez, Marguerite, tu me déchires le cœur!

MARGUERITE.

J'ajouterai à cela, que voilà tous les plans du Général, de votre généreux père adoptif, anéantis. Il mettait tout son bonheur à vous voir l'épouse de son fils Edouard... Ce matin encore...

ÉLYSA.

Quoi! le desir de mon père?...

MARGUERITE.

Était de voir ce mariage. Oui, c'était tout son espoir... Quelle va être sa peine!... Je crains bien qu'il ne vous accuse d'ingratitude.

ÉLYSA, *pleurant.*

Ma bonne, ma bonne, j'épouserai Edouard!

MARGUERITE

Et Charles?

ÉLYSA, *de même.*

Je l'aimerai comme une sœur.

MARGUERITE.

Mais votre cœur?...

ÉLYSA.

Sera tranquille, puisque j'aurai rempli les desirs de mon bienfaiteur. Oui, j'obéirai sans murmurer; je saurai sécher mes larmes, et mon sacrifice me paraîtra moins cruel, puisqu'il comblera les vœux de mon père.

MARGUERITE, *ravie.*

Venez dans mes bras, chère enfant, vous êtes un ange! vous méritez bien d'être heureuse, et vous le serez... Mais je vais bien vite prévenir le Général, il va être ravi, ce cher homme: il ne voulait pas contrarier votre intention... mais au fond de son âme, il aurait donné tout au monde pour qu'Edouard fût favorisé.

ÉLYSA, *soupirant.*

Va donc alors lui faire connaître mon choix... ou plutôt, je vais l'en instruire moi-même, car je l'aperçois.

SCENE XII.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

MARGUERITE, *vivement.*

Venez, mon cher maître, venez... cette chère enfant comble toutes vos espérances. Elle choisit Edouard pour époux!... Mais je me tais... elle veut être la première à vous apprendre cette bonne nouvelle.

LE GÉNÉRAL, *à part*

Marguerite a cherché peut-être à arranger les choses selon ses vœux. Examinons avant de rien terminer. J'ai fait prévenir Charles et Edouard de se trouver ici. (*Haut.*) Ma fille, tu te prononces librement en faveur d'Edouard?

ÉLYSA.

Si ce choix est conforme aux desirs de mon bienfaiteur, j'y souscris avec empressement.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas là ce que je veux; je le répète, je n'entends pas qu'une influence étrangère puisse diriger ton cœur... consulte-le, agis d'après ce qu'il t'inspirera.

MARGUERITE, *bas à Elysa.*

Par délicatesse, il ne veut pas avoir l'air de vous forcer.

LE GÉNÉRAL.

Voyons, parle-moi avec confiance... Edouard est-il bien décidément préféré à Charles?

ÉLYSA, *émue.*

Mon père... je n'ai pas de préférence pour Edouard... mais je le choisis pour mon époux.

LE GÉNÉRAL, *à part.*

J'avais toujours soupçonné ce penchant secret. (*Haut.*) Viens sur mon cœur, ma chère fille, j'acquiesce dès ce moment au nouveau titre à t'appeler ainsi.

MARGUERITE.

Je ne me sens pas d'aise!

LE GÉNÉRAL.

Voici nos deux jeunes-gens... Laisse-nous, Marguerite. Je ne veux pas différer à les instruire du sort qui les attend.

MARGUERITE, à part.

Grâce au ciel, voilà les choses arrangées comme je le désirais. Je vais trouver Ledru, et le faire crever de dépit.

(Elle sort.)

SCENE XIII.

LE GÉNÉRAL, CHARLES, EDOUARD, ELYSA.

LE GÉNÉRAL.

Mes enfans, n'ayant plus de motifs pour retarder d'apprendre à Elysa le secret de sa naissance, je vais l'en instruire.

ÉDOUARD, à part.

Elle a donc fait son choix !

LE GÉNÉRAL.

Charles, à l'ordre... approche-nous des sièges. (*Ils s'assoient.*) Mes enfans, lorsque je vous donnai une sœur dans ma fille adoptive, j'eus toujours l'espoir qu'elle deviendrait l'épouse de l'un de vous. Mon intention, en même temps, fut de laisser toute liberté à ses sentimens ; elle vient de me déclarer franchement sa pensée ; mais avant de vous faire connaître son choix, je dois vous apprendre par quelle circonstance je fus chargé d'élever son enfance, et le tendre intérêt qui me porte à partager entre elle et vous toute ma tendresse. J'avais différé ce récit jusqu'à ce jour, parce que tu aurais été trop jeune, mon Elysa, pour accueillir solennellement la révélation que j'avais à te faire, et pour obéir en même temps aux vœux de ton père qui m'a recommandé que tu aies dix-huit ans... Ton père, ma chère Elysa, fut mon colonel ; je n'étais alors que capitaine. La France, au sein des discordes civiles, était en proie au choc des passions ; ton père fut accusé d'avoir trahi l'état ; on l'arrêta, il fut condamné pour

Lequel des deux ?

4

avoir été fidèle à sa patrie. A son heure dernière, en m'embrassant, il me confia tes jours, et je t'adoptai. (*Avec respect.*) Mon colonel, au sein d'un Dieu propice, tu vois comme j'ai rempli mon mandat.

CHARLES, *ému.*

Ah! je reconnais-là le cœur de mon père!

ÉLYSA, *se jette en sanglottant aux pieds du Général.*

Mon bienfaiteur!... ah! comment jamais reconnaître!...

LE GÉNÉRAL, *attendri, relève Elysa qu'il presse sur son cœur.*

Elysa, que fais-tu?... C'est ici qu'est ta place, chère enfant!... J'ai à te remettre ce que ton père te légua, un nom sans tache, et ce signe de l'honneur. (*Il tire une croix.*) Tiens, ma fille, cette décoration a senti le dernier battement du cœur de ton père, voilà toute la fortune qu'il t'a laissée, c'est ta dot.

CHARLES, *avec enthousiasme.*

C'est la plus belle qu'un époux puisse envier!

ÉDOUARD, *avec chaleur.*

Quel homme ne la préférerait à tous les trésors!

ÉLYSA, *baisant la croix.*

O mon père! que ne puis-je te donner les baisers que je dépose sur ce dernier souvenir!... Du haut du séjour que tu habites, bénis ta fille!

(*Elle s'agenouille. — Charles et Edouard s'inclinent. — Le Général étend ses mains sur la tête d'Elysa.*)

LE GÉNÉRAL.

O mon colonel! puisse cet acte de respect filial, réjouir ton ombre sacrée!... Edouard, voilà ton épouse, fais son bonheur!

CHARLES.

Ciel!...

ÉDOUARD.

Quoi! c'est moi qui suis assez heureux?... Ah! je le jure!...

(*Elysa jette un regard timide sur Charles.*)

CHARLES, *à part.*

Je devais m'y attendre... mais pourquoi mon cœur se

serre-t-il ? (*A Edouard, en lui serrant la main avec agitation.*) Mon frère, toi seul étais digne de posséder un bien si parfait... Et vous, Elysa, vous méritiez d'avoir pour époux un homme bon et généreux !

ÉDOUARD, *à part.*

Sa main tremble... Elysa elle-même paraît agitée...

LE GÉNÉRAL.

Edouard, suis-moi pour nous entendre sur les détails de la fête que je veux donner. Quand à toi, ma chère Elysa, tu dois avoir besoin de te trouver un instant seule, le souvenir de ton père... Va, va, mon enfant. (*Elle s'éloigne.*) Tu viens avec nous, Charles ?

CHARLES.

Je vous rejoins dans une minute, mon père ; j'ai un mot à dire à votre garde-chasse.

LE GÉNÉRAL.

Soit, mais ne te fais pas attendre. Que, dès ce moment, tout ici respire le plaisir et la gaieté.

(*Il sort avec Edouard.*)

SCÈNE XIV.

CHARLES, *seul.*

C'est fini, je la perds... Je ne croyais pas l'aimer, et je sens que je ne respire que pour elle. Sa détermination me fait découvrir tout mon amour... Cruelle position!... Sainte amitié, viens à mon secours... C'est décidé, il faut partir ! Mais si je m'éloigne, mon frère ne serait-il pas en droit de m'accuser d'une noire jalousie... J'aurais trop à rougir ; je resterai, je souffrirai, sans doute ; mais je pourrai être heureux par le sacrifice même de mes sentimens. Après le mariage je partirai.

SCÈNE XV.

CHARLES, LEDRU, *accourant.*

LEDRU, *essoufflé.*

Comment, Monsieur, c'est y vrai... mademoiselle Elysa?...

CHARLES.

Ah! ça, vas-tu recommencer tes jérémiades? (*A part.*)
En vérité, ce n'est pas assez de vaincre mes sentimens, il faut encore que je combatte les idées de ce vieux fou.

LEDRU.

Pardon, M. Charles; mais c'est plus fort que moi.

CHARLES.

C'est bon... Je te prie de ne plus me parler de cela.

LEDRU.

Ah! mon dieu! vous me cassez bras et jambes.

CHARLES.

C'est un peu fort!... Qu'est-ce que cela peut te faire?

LEDRU.

Si fait, ça me fait beaucoup.

CHARLES.

Je ne conçois pas tes regrets.

LEDRU.

Ils sont bien justes, pourtant.

CHARLES.

Mais quel intérêt?...

LEDRU.

Quel intérêt?... Pardiue, quand vous me faites perdre... (*A part.*) Oh! j'allais dire une fameuse bêtise!

CHARLES.

Qu'est-ce que je te fais perdre?

LEDRU.

Un plaisir que je me promettais depuis long-temps.

CHARLES, *soupirant.*

Que veux-tu?... c'est fini!

LEDRU, *après une pause.*

Comme ça, ça n'vous fait pas un petit brin de peine.

CHARLES.

Pourquoi?... J'ai pris mon parti.

LEDRU.

C'est bientôt dit; mais ça n'est pas sitôt fait.

CHARLES.

Tu soupçonnes?...

LEDRU.

La vérité... Vous aimez votre sœur adoptive... et y a mieux, c'est qu'elle vous aime aussi d' son côté, la pauvre jeunesse!

CHARLES.

Perds - tu la tête?... N'est - ce pas elle qui a choisi Edouard?

LEDRU.

Ça ce peut ben... mais elle ne l'aime pas pour ça... d'amour, s'entend.

CHARLES.

Je voudrais te croire; mais tu es encore loin de me persuader. Qui aurait pu contraindre Elysa à ne pas déclarer sa façon de penser?

LEDRU.

Oh! il y a là-dessous quelque manigance que vous ne connaissez pas... Rapportez-vous en à ce que je vous disons... Mais, t'nez, v'là mademoiselle Elysa qui sort du château... Voyez, comme elle est chagrine... Elle n'a pas la mine d'une femme qui se marie d'un bon cœur.

(*Elysa paraît et marche lentement.*)

CHARLES.

En effet, cet air d'abattement... Laissons-la, Ledru, elle vient ici pour être seule.

LEDRU.

C'est justement pour ça qu'il ne faut pas vous en aller. Entrons dans le kiosque.

CHARLES.

Non, que gagnerai-je à connaître ses secrets?

LEDRU.

Vot' bonheur à tous deux.

(30)

CHARLES.

Non, décidément, laissons-la.

(*Il veut sortir*)

LEDRU, *le retenant.*

Vous n' vous en irez pas,

CHARLES.

Ah! ça...

LEDRU, *de même.*

Du tout, du tout... Tapez-moi, si ça vous amuse...
assommez-moi, si ça vous fait plaisir; mais je ne vous lâche
pas. (*A part.*) Pas si bête, et mes cent écus.

CHARLES, *impatié.*

Ledru!...

LEDRU, *le retenant toujours.*

Il n'a y pas de Ledru qui tienne.

(*Il l'entraîne vers le fond.*)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ELYSA.

ÉLISA, *venant s'asseoir près du kiosque.*

Ici je puis pleurer!... J'ai besoin de soulager mon
cœur... mon cœur!... ils n'ont pas su le comprendre...
pas même celui qui l'a fait palpiter.

LEDRU, *bas à Charles.*

Eh ben! qu'est-ce que j' vous disions?

CHARLES.

Grand dieu! se pourrait-il?

ÉLYSA.

Je me trouve entraînée... on me force à étouffer un
sentiment que j'aimais à nourrir, même sans espoir...
Et je suis seule, seule dans ce monde... Je n'ai plus celui qui
devait veiller sur moi... sa raison eût consolé mon âme...
O'mon père! entendez votre fille!... (*Elle pleure.* —
Charles et Ledru approchent.) Pardon, mon père... c'est
un dernier regret... j'ai dû l'aimer... son cœur est noble

et bon... Charles, tu as méconnu mon amour, tu ne verras jamais mes larmes!

LEDRU, entraînant Charles.

Oh! qu' si qu'il les verra!... et c'est ben heureux!

ÉLYSA, jetant un cri.

Charles!

CHARLES, avec feu.

Oui, c'est Charles, Charles qui t'adore autant que tu l'aimes!

LEDRU, à part, en se frottant les mains.

Ça va bien, ça va bien!

ÉLYSA.

Il serait vrai?... Tu as surpris mon secret, ne me trompe pas.

CHARLES.

Qui, moi, te tromper?... Ah! jamais!... J'étais comme toi dans l'erreur, je t'adorais en silence; je croyais mon amour sans espoir.

LEDRU.

Ça, c'est vrai, et sans moi... (*A part.*) J' crois que ma présence n'est plus nécessaire; le champ de bataille est à moi, et j' peux ben dire que c' n'est pas sans peine... Allons vite prévenir le Général.

(*Il va pour sortir et rencontre le Général et Edouard. — Il les arrête et paraît leur expliquer ce qui vient de se passer. — Ils se cachent pour écouter. — Ledru sort tout-à-fait.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL et ÉDOUARD, cachés.

ÉLISA.

Tu m'aimes!... nous ne serons plus séparés!

CHARLES.

Séparés!... ce mot m'ouvre les yeux... il me rappelle un devoir... Elysa, nous ne pouvons être l'un à l'autre.

ÉLYSA.

Grand dieu!... que dis-tu?

CHARLES.

N'appartiens-tu pas à Edouard?... Mon père t'a donné à lui... il t'aime autant que moi, et je ne saurais lui ravir un bien qu'il possède déjà.

ÉLYSA.

Malheureuse!... Il est vrai, une funeste erreur a dicté ce choix. Marguerite... Charles, je ne puis plus t'écouter, il faut nous séparer.

CHARLES, *avec désespoir.*

Oui, tout nous en fait la loi. Adieu, adieu, chère...
(*Avec effort.*) Adieu, ma sœur!... (*Il va pour sortir, il aperçoit Edouard.*) Ciel! mon frère!

ÉDOUARD, *paraissant avec le Général.*

J'ai tout entendu!... Ingrats! avez-vous pu croire... Auriez-vous dû douter de mon amitié!... Vous vous aimez... Charles, je te cède mes droits... Elysa devient doublement ma sœur... ah! ma part est encore assez belle!

LE GÉNÉRAL, *lui serrant la main.*

Bien, bien, mon ami.

CHARLES, *attendri.*

Cher Edouard! comment jamais m'acquitter?...

LE GÉNÉRAL.

En faisant le bonheur d'Élysa, n'est-ce pas mon Edouard?

ÉDOUARD.

Oui, mon père.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MARGUERITE, LEDRU.

LEDRU, *tenant Marguerite, et la faisant courir.*
V'nez voir si c'est une menterie,

MARGUERITE.

Me lâcheras-tu, maudit jardinier!... Je suffoque de colère.

LE GÉNÉRAL, *riant.*

Ma foi, ma pauvre Marguerite, tu as mal dirigé ton corps d'armée, il est en pleine déroute, et d'après ce que je vois, tu es même prisonnière du général Ledru.

MARGUERITE, *à part.*

Il est donc vrai... Ne donnons pas à mordre à ce vieux Ledru. (*Haut.*) M. le Général, tous mes vœux sont comblés, puisqu'Élysa est heureuse.

LEDRU.

A la bonne heure, dame Marguerite, nous v'là devenue raisonnable. (*A part.*) Elle bistoue joliment tout d' même. (*Haut.*) Ah! dites-donc, j'oubliais... si vous vouliez me donner l'adresse, vous savez... de c'te maison sûre pour le placement de mon argent.

MARGUERITE, *en colère, et lui tournant le dos.*

Laissez-moi tranquille, je ne vous parle pas.

LE GÉNÉRAL.

Silence sous les armes, et que l'on s'embrasse à l'instant, morbleu! Allons, Ledru, face à Pennemi.

LEDRU, *s'avancant pour embrasser Marguerite.*

Je ne demande pas mieux:

MARGUERITE, *tendant la joue.*

C'est pour vous obéir, M. le Général. (*Bas à Ledru.*) Va, c'est un baiser de Judas.

LEDRU, *riant.*

Ben obligé!... Est-elle gentille, dame Marguerite!

LE GÉNÉRAL.

Mes amis, ce jour est le plus beau de ma vie, employons-le à célébrer le bonheur de mes enfans.

AIR de la *Vigne de sincérité.*

Votre bonheur est mon ouvrage;
Aujourd'hui formez ce bien,
Courage, et tout finira bien. (*bis.*)

CHŒUR.

Votre bonheur est son ouvrage, etc

Lequel des deux ?

5

LE GÉNÉRAL.

Au bon vieux temps, le mariage
Exigeait deux cœurs assortis ;
Mais aujourd'hui qu'on est plus sage,
L'or seul forme les bons partis. (bis.)
On se jure tendresse extrême,
Pour mieux se tromper tour-à-tour ;
Ma foi, si c'est ainsi qu'on aime,
Je n'entends plus rien à l'amour.

CHŒUR.

Votre bonheur, etc.

LEDRU,

Dame Marguerite, la vieillesse
Ne doit plus rien comprendre aux soupirs ;
Les plaisirs sont pour la jeunesse,
Elle n'en a qu' les souvenirs ; (bis.)
L'dieu malin, sauf votre mérite,
Aujourd'hui, vous jouant un tour,
Vous dit : vieille dame Marguerite,
Vous n'entendez rien aux amours.

CHŒUR.

Votre bonheur, etc.

MARGUERITE.

Toujours une constance extrême
M'effraya dès mes jeunes ans ;
Aussi j'avais pris pour système
De changer quelquefois d'amans. (bis.)
D'un trop tendre et fade délire,
Jamais je n'attristai mes jours ;
Après cela, qu'on vienne dire
Que je n'entends rien aux amours !

CHŒUR.

Votre bonheur, etc.

ÉDOUARD.

Une ardeur, en tout exclusive,
Est le feu qui nourrit l'amour ;
Dans ses nœuds, l'amitié moins vive,
N'exige qu'un simple retour ; (*bis.*)
Son culte est un bienfait suprême,
Elle m'y rappelle en ce jour.
Un ami, tout à ce qu'il aime,
Ne doit rien entendre à l'amour.

CHŒUR.

Votre bonheur, etc.

CHARLES.

Dans la paix, l'amour nous réclame,
Et le devoir d'un jeune guerrier,
Est alors de servir sa dame ;
Un myrthe remplace un laurier. (*bis.*)
Mais si la farouche Bellonne
Vient le réveiller à son tour,
Il part quand la trompette sonne ;
Il n'entend plus rien à l'amour.

CHŒUR.

Votre bonheur, etc.

ÉLYSA, au Public.

Je crains un jugement sévère,
Auquel pourtant je me soumets ;
Le Public est un tendre père,
Tremblante... j'attends ses arrêts. (*bis.*)
Mon destin est encor précaire ;
S'il veut m'adopter à son tour,
J'attends qu'un *bravo* du Parterre
Vienne m'exprimer son amour.

REFRAIN AU PUBLIC.

Nous désirons votre suffrage,
Messieurs, ne nous refusez rien,
Courage, et tout finira bien.

FIN.

